



Samedi 28 mai 2016 à 20h45
au Théâtre de Bougival
7 rue du Général Leclerc



La voix des ROMANTIQUES

Béatrice FONTAINE, soprano

Françoise PERINI, piano

Franz Schubert (1797-1828)

- **Gretchen am Spinnrade** - *Marguerite au rouet* - Johann Wolfgang Goethe
- **Ständchen** - *Sérénade* - Ludwig Rellstab

Robert Schumann (1811-1856)

- **Rêverie** - *pour piano seul, extrait des Scènes d'enfants*
- **Frauenliebe und -leben** - *Les amours et la vie d'une femme* - Adelbert von Chamisso

Franz Liszt (1811-1886)

- **Im Rhein, im schönen Strome** - *Le Rhin, ce divin fleuve* - Heinrich Heine
- **Freudvoll und Leidvoll** - *Pleine de joie et de souffrance* - J.W. Goethe

Henri Duparc (1848-1933)

- **L'Invitation au voyage**
- **Au pays où se fait la guerre**
- **Chanson triste**

Claude Debussy (1862-1918)

- **Ariettes oubliées** - *Paul Verlaine*

Francis Poulenc (1899-1963)

- **Violon**
- **Les chemins de l'amour**

Eric Satie (1866-1925)

- **Gnossienne** - *pour piano seul*
- **La diva de l'empire**

FRANZ SCHUBERT (1797-1828) L'œuvre mélodique, tendre et poétique de Schubert a marqué la naissance du romantisme. Ses lieder sont le parfait reflet de sa personnalité pessimiste mais innovatrice. Franz Peter Schubert est né le 31 janvier 1797 à Lichtental près de Vienne. Son père, instituteur, lui enseigne très jeune le violon, et son frère le piano. En 1808, il entre comme choriste à la Chapelle Impériale de Vienne et devient l'élève d'Antonio Salieri, directeur de la musique à la Cour. Il commence alors à composer des quatuors à cordes, des ouvertures et des pièces pour piano. C'est en 1813 que cet admirateur de Mozart écrit sa première symphonie, suivie en 1814 d'une Messe en fa majeur et de plusieurs lieder, parmi lesquels figure le magnifique **Marguerite au rouet**. L'année suivante, il s'attaque à deux autres symphonies et messes, mais compose également cent-quarante-six lieder, dont **Le Roi des aulnes**, et il s'initie à la musique de chambre ainsi qu'à l'opéra. Sa fameuse mélodie **La Truite** date de 1817, et en 1822. Son **Chant du Cygne** de 1828 est un recueil posthume de quatorze lieder, parmi lesquels **Ständchen**. Le 19 novembre 1828, le typhus l'emporte, alors qu'il est seulement âgé de trente et un ans.

Gretchen am Spinnrade

Le poème est tiré de la première partie du **Faust de Goethe**. Schubert en a suivi le texte ligne à ligne : Marguerite a été séduite par Faust mais celui-ci la délaisse, elle est seule, elle file la laine, aspire à son retour et ses baisers lui manquent. *Ach, sein Kuss* (littéralement « Ah! son baiser »). Par sa musique, Schubert ajoute une dimension de douceur meurtrie au poème de Goethe, désormais tout est dit : le passé innocent de Marguerite, son exaltation présente, son avenir désespéré¹

Meine Ruh' ist hin,
Mein Herz ist schwer,
Ich finde sie nimmer
Und nimmermehr.

Wo ich ihn nicht hab
Ist mir das Grab,
Die ganze Welt
Ist mir vergällt.

Mein armer Kopf
Ist mir verrückt,
Mein armer Sinn
Ist mir zerstückt.

Meine Ruh' ist hin,
Mein Herz ist schwer,
Ich finde sie nimmer
Und nimmermehr.

Nach ihm nur schau ich
Zum Fenster hinaus,
Nach ihm nur geh ich
Aus dem Haus.

Sein hoher Gang,
Sein' edle Gestalt,
Seines Mundes Lächeln,
Seiner Augen Gewalt,
Und seiner Rede
Zauberfluß,
Sein Händedruck,
Und ach, sein Kuß!

Meine Ruh' ist hin,
Mein Herz ist schwer,
Ich finde sie nimmer

Und nimmermehr.

Mein Busen drängt sich
Nach ihm hin.
[Ach]¹ dürft ich fassen
Und halten ihn,

Und küssen ihn,
So wie ich wollt,
An seinen Küssen
Vergehen sollt!

Marguerite au rouet

Je n'ai plus de repos,
Mon cœur est lourd,
Je ne retrouverai jamais la paix,
Jamais plus.

Lorsqu'il n'est pas près de moi,
Le monde est à mes yeux
Une tombe,
Il me semble empoisonné.

Ma pauvre tête
S'égare,
Mon pauvre esprit
Se brise.

Je n'ai plus de repos,
Mon cœur est lourd,
Je ne retrouverai jamais la paix,
Jamais plus.

Pour le voir, seulement,
Je regarde à la fenêtre,
Pour le voir, seulement,

Je quitte la maison.

Sa fière démarche,
Sa noble allure,
Le sourire sur ses lèvres,
Le charme de ses yeux,

Et sa parole
Enchanteresse,
Sa main ferme,
Et ah, son baiser!

Je n'ai plus de repos,

Mon cœur est lourd,
Je ne retrouverai jamais la paix,
Jamais plus.

Mon cœur s'empresse
Vers lui.
Ah, que ne puis-je le saisir
Et le retenir,

Et l'embrasser,
Tant que je voudrais,
Même si sous ses baisers
Je devais mourir !

Ständchen

Leise flehen meine Lieder
Durch die Nacht zu dir;
In den stillen Hain hernieder,
Liebchen, komm zu mir!

Flüsternd schlanke Wipfel rauschen
In des Mondes Licht;
Des Verräters feindlich Lauschen
Fürchte, Holde, nicht.

Hörst die Nachtigallen schlagen?
Ach! sie flehen dich,
Mit der Töne süßen Klagen
Flehen sie für mich.

Sie verstehn des Busens Sehnen,
Kennen Liebesschmerz,
Rühren mit den Silbertönen
Jedes weiche Herz.

Laß auch dir die Brust bewegen,
Liebchen, höre mich!
Bebend harr' ich dir entgegen!
Komm, beglücke mich!

Sérénade

À travers la nuit s'élève tout bas
Vers toi la supplique de mes chants;
Ô ma mie, descends donc me rejoindre
Dans la paix du bosquet !

En un murmure bruissent les frêles cimes
Sous la clarté de la lune;
Ne crains point, mon aimée,
Que de traîtres yeux nous épient.

Entends-tu les rossignols?
Hélas! voici qu'ils t'implorent,
Qu'ils t'adressent en mon nom
La douce plainte de leur mélodie.

Ils savent ce qu'est l'ardeur,
Connaissent le mal d'amour,
Et de leur timbre argentin
Touchent chaque tendre coeur.

Que ton coeur s'émeuve de même,
Ô ma mie, écoute-moi!
Je t'attends avec fièvre!
Viens, comble-moi!

Né le 8 juin 1810 à Zwickau (Allemagne de l'est), **Robert Schumann** meurt le 29 juillet 1856 à Bonn. Après avoir hésité entre la littérature et la musique, il se lance dans cette dernière mais son inspiration restera toujours marquée par ses lectures.

Frauenliebe und -leben est un cycle de lieder de Robert Schumann, sur un recueil de poèmes de Chamisso. Le cycle se compose de huit lieder (sans titres), qui mettent en musique huit épisodes de la vie d'une femme ; dans chacun des poèmes, c'est la femme qui parle. Ce cycle est un bon exemple de romantisme en musique, avec notamment la grande importance de l'expression personnelle, et l'évocation de la passion amoureuse.

I.

Seit ich ihn gesehen

Seit ich ihn gesehen,
Glaub' ich blind zu sein;
Wo ich hin nur blicke,
Seh' ich ihn allein;
Wie im wachen Traume
Schwebt sein Bild mir vor,
Taucht aus tiefstem Dunkel,
Heller nur empor.

Sonst ist licht- und farblos
Alles um mich her,
Nach der Schwestern Spiele
Nicht begehrt' ich mehr,
Möchte lieber weinen,
Still im Kämmerlein;
Seit ich ihn gesehen,
Glaub' ich blind zu sein.

II.

Er, der Herrlichste von allen

Wie so milde, wie so gut!
Holde Lippen, klares Auge,
Heller Sinn und fester Muth.

So wie dort in blauer Tiefe,
Hell und herrlich, jener Stern,
Also er an meinem Himmel,
Hell und herrlich, hoch und fern.

Wandle, wandle deine Bahnen;
Nur betrachten deinen Schein,
Nur in Demuth ihn betrachten,
Selig nur und traurig sein!

Höre nicht mein stilles Beten,
Deinem Glücke nur geweiht;
Darfst mich niedre Magd nicht kennen,
Hoher Stern der Herrlichkeit!

Nur die Würdigste von allen
Soll beglücken deine Wahl,
Und ich will die Hohe segnen,
Segnen viele tausend Mal.

Will mich freuen dann und weinen,
Selig, selig bin ich dann,
Sollte mir das Herz auch brechen,
Brich, o Herz, was liegt daran.

III.

Ich kann's nicht fassen, nicht glauben,

Es hat ein Traum mich berückt;
Wie hätt' er doch unter allen
Mich Arme erhöht und beglückt?

Mir war's, er habe gesprochen:

Depuis que je l'ai vu,

Je crois être aveugle;
Où que je regarde,
Je ne vois que lui;
Comme dans un rêve éveillé
Son image plane devant moi,
Elle émerge du noir le plus profond,
Et s'élève de plus en plus claire.

Tout le reste autour de moi
Est sans lumière et sans couleur,
Je ne désire plus partager
Les jeux de mes sœurs,
Je préfère pleurer,
Silencieuse en ma petite chambre;
Depuis que je l'ai vu,
Je crois être aveugle.

Lui, le plus glorieux de tous,

Combien si doux, combien si bon !
Lèvres charmantes, yeux vifs,
Esprit éclairé et ferme courage,

Ainsi, comme cette étoile,
Là-bas dans les profondeurs bleues,
Il est dans mon ciel,
Clair et splendide, haut et loin,

Vas, vas ton chemin,
Que je sois toute à ta splendeur,
Que je sois, humblement, toute à la
contempler
Etre simplement, et heureuse et triste !

N'écoute pas ma prière silencieuse,
Consacrée à ton bonheur ;
Tu peux ne pas me connaître, moi pauvre fille,
Toi, noble et brillante étoile !

Seule la plus digne de toutes
Doit satisfaire ton choix,
Et je la bénirai, grande,
La bénirai mille et mille de fois.

Je me réjouirai alors, et je pleurerai,
Heureuse, heureuse ensuite je serai ;
Si cela doit me briser le cœur,
Brise-toi, pauvre cœur, peu m'importe.

Ich bin auf ewig dein --
Mir war's -- ich träume noch immer,
Es kann ja nimmer so sein.

O laß im Traume mich sterben,
Gewieget an seiner Brust,
Den seligsten Tod mich schlürfen

In Thränen unendlicher Lust.

Je ne peux le comprendre ni le croire

Un rêve m'a ensorcelée ;
Comment aurait-il bien pu, pauvre entre toutes,
Me distinguer et me ravir ?

Il m' a semblé, qu'il a dit :
« Je suis à toi pour toujours, »
Il m' a semblé -- j'en rêve encore,
Que cela ne pouvait jamais être.

Ô qu'en rêve je meure,
Bercée contre sa poitrine,
La mort bienheureuse s'abreuve de moi
En larmes d'un plaisir infinis.

IV.

Du Ring an meinem Finger,

Mein goldnes Ringelein,
Ich drücke dich fromm an die Lippen,
Dich fromm an das Herze mein.

Ich hatt' ihn ausgeträumet,
Der Kindheit friedlich schönen Traum,
Ich fand allein mich, verloren
Im öden, unendlichen Raum.

Du Ring an meinem Finger,
Da hast du mich erst belehrt,
Hast meinem Blick erschlossen
Des Lebens unendlichen Werth.

Ich werd' ihm dienen, ihm leben,
Ihm angehören ganz,
Hin selber mich geben und finden
Verklärt mich in seinem Glanz.

Du Ring an meinem Finger,
Mein goldnes Ringelein,
Ich drücke dich fromm an die Lippen,
Dich fromm an das Herze mein.

Toi, l'anneau à mon doigt,

Mon petit anneau d'or,
Je te presse pieusement sur mes lèvres,
Pieusement sur mon cœur.

Il s'était évanoui,
Le beau rêve paisible de l'enfance,
Je me trouvais seule, perdue,
En un lieu désolé et sans fin.

Toi, l'anneau à mon doigt,
Alors, tu m'as enseigné,
Tu m'as fait voir,
La profonde et infinie valeur de la vie.

Je le servirai, vivrai pour lui,
Lui appartiendrai toute entière,
Me donnerai moi-même, et me trouverai
Transfigurée par sa lumière,

Toi, l'anneau à mon doigt,
Mon petit anneau d'or,
Je te presse pieusement sur mes lèvres,
Pieusement sur mon cœur.

V.

Helft mir, ihr Schwestern

Freundlich mich schmücken,
Dient der Glücklichen heute mir.
Windet geschäftig
Mir um die Stirne
Noch der blühenden Myrte Zier.

Als ich befriedigt,
Freudigen Herzens,
Dem Geliebten im Arme lag,
Immer noch rief er,
Sehnsucht im Herzen,
Ungeduldig den heut'gen Tag.

Helft mir, ihr Schwestern,
Helft mir verscheuchen

Eine thörichte Bangigkeit;
Daß ich mit klarem
Aug' ihn empfangen,
Ihn, die Quelle der Freudigkeit.

Bist, mein Geliebter,
Du mir erschienen,
Giebst du, Sonne, mir deinen Schein?
Laß mich in Andacht,
Laß mich in Demuth,
Mich verneigen dem Herren mein.

Streuet ihm, Schwestern,
Streuet ihm Blumen,
Bringt ihm knospende Rosen dar.
Aber euch, Schwestern,
Grüß' ich mit Wehmuth,

Freudig scheidend aus eurer Schar.

Mes sœurs, aidez-moi

Gentiment, à me faire belle,
Servez-moi, en ce jour de bonheur,
Empressez-vous
De ceindre mon front
D'une parure de myrtes fleuris.

Alors que, satisfaite,
Le cœur heureux,
J'étais dans les bras de mon bien-aimé,
Sans cesse il appelait encore,
La passion au cœur,
Impatient, le jour présent.

Mes sœurs, aidez-moi,
Aidez-moi à surmonter
Une sottise appréhension,
Que je puisse le recevoir
Les yeux clairs,
Lui, la source de la joie.

Mon bien-aimé,
Tu m'es apparu
Toi mon Soleil, me donneras-tu ton éclat ?
Laisse-moi, dans le recueillement
Humblement m'incliner
Devant mon seigneur.

Mes sœurs, encensez-le,
Couvrez-le de fleurs,
Offrez-lui des roses en bourgeons,
Mais à vous, mes sœurs,
Avec mélancolie je vous dis au revoir,
Avec joie, je quitte votre compagnie.

VI.

Süßer Freund, du blickest

Mich verwundert an,
Kannst es nicht begreifen,
Wie ich weinen kann;
Laß der feuchten Perlen
Ungewohnte Zier
Freudenhell erzittern
In den Wimpern mir.

Wie so bang mein Busen,
Wie so wonnevoll!
Wüßt' ich nur mit Worten,
Wie ich's sagen soll;
Komm und birg dein Antlitz
Hier an meiner Brust,
Will in's Ohr dir flüstern
Alle meine Lust.

Hab' ob manchen Zeichen
Mutter schon gefragt,
Hat die gute Mutter
Alles mir gesagt,
Hat mich unterwiesen,
Wie, nach allem Schein,
Bald für eine Wiege
Muß gesorget sein.

Weißt du nun die Thränen,
Die ich weinen kann?
Sollst du nicht sie sehen,
Du geliebter Mann;
Bleib' an meinem Herzen,
Fühle dessen Schlag,
Daß ich fest und fester
Nur dich drücken mag.

Hier an meinem Bette
Hat die Wiege Raum,
Wo sie still verberge
Meinen holden Traum;
Kommen wird der Morgen,
Wo der Traum erwacht,
Und daraus dein Bildniß
Mir entgegen lacht.

Doux ami, étonné tu me regardes,

Tu ne peux comprendre
Comment je peux pleurer.
Que des perles humides,
L'inhabituelle parure
Arrive sous mes cils;
Tremblant de pure joie.

Combien mon cœur est craintif,
Combien il est heureux !
Si seulement avec des mots
Je pouvais l'exprimer ;
Viens, cache ton visage
Là, sur ma poitrine,
Je te murmurerai à l'oreille
Tout mon bonheur.

Sur de nombreux signes
J'ai déjà interrogé ma mère,
Ma bonne mère
M'a tout expliqué,
Elle m'a fait savoir
Que, selon toute vraisemblance,
Il faudra bientôt
Se soucier d'un berceau.

Comprends-tu maintenant les larmes
Que je verse ?
Ne dois-tu pas les voir
Mon mari bien-aimé ?
Reste près de mon cœur
Et sens ses battements,
Que je puisse te serrer
Fort, de plus en plus fort.

Là, près de mon lit
Un berceau a sa place,
Où il cache en silence
Mon rêve de douceur ;
Le matin viendra,
Où le rêve s'éveillera,
Et d'où ton image,
Face à moi rira.

VII.

An meinem Herzen, an meiner Brust

Du meine Wonne, du meine Lust !

Das Glück ist die Liebe, die Lieb' ist das Glück,
Ich hab' es gesagt und nehm's nicht zurück.

Hab' übergücklich mich geschätzt
Bin übergücklich aber jetzt.

Nur die da säugt, nur die da liebt
Das Kind, dem sie die Nahrung giebt;

Nur eine Mutter weiß allein,
Was lieben heißt und glücklich sein.

O, wie bedaur' ich doch den Mann,
Der Mutterglück nicht fühlen kann!

Du schauest mich an und lächelst dazu,
Du lieber, lieber Engel, du!

An meinem Herzen, an meiner Brust,
Du meine Wonne, du meine Lust!

Sur mon cœur, sur mon sein

Toi mon délices, toi ma joie !

Le bonheur est amour, l'amour est bonheur,
Je l'ai dit, et ne le renie pas.

Me suis estimée très heureuse,
Mais suis maintenant comblée.

Seule celle qui allaite, seule celle qui aime
L'enfant, à qui elle donne sa nourriture.

Seule une mère sait
Ce que veut dire aimer, et être heureuse.

Ô, comme je plains l'homme,
Qui ne peut ressentir le bonheur de la
maternité !

Tu me regardes et me souris,
Toi cher, cher ange, toi !

Sur mon cœur, sur mon sein,
Toi mon délice, toi ma joie !

VIII.

Nun hast du mir den ersten Schmerz gethan,

Der aber traf.
Du schläfst, du harter, unbarmherz'ger Mann,
Den Todesschlaf.

Es blicket die Verlass'ne vor sich hin,
Die Welt ist leer.
Geliebet hab' ich und gelebt, ich bin
Nicht lebend mehr.

Ich zieh' mich in mein Inn'nes still zurück,
Der Schleier fällt,
Da hab' ich dich und mein vergang'nes Glück,
Du meine Welt!

Là, pour la première fois, tu m'as fait mal

Là, pour la première fois, tu m'as fait mal,
Une douleur qui touche.
Tu dors, dur et impitoyable mari,
Du sommeil de la mort.

Celle qui est abandonnée a le regard vague,
Le monde est vide.
J'ai aimé et j'ai vécu,
Je ne suis plus vivante.

Je me replie en mon silence intérieur,
Le voile tombe,
Là j'ai perdu, et toi, et mon bonheur,
Toi, mon univers!

Né à Doborján, en Hongrie (aujourd'hui Raiding en Autriche), le 22 octobre 1811, **Franz Liszt** est le fils du régisseur du Prince Esterhazy (chez qui Joseph Haydn a également travaillé pendant 30 ans). Le père est musicien et il offrira un piano à son fils rapidement. La famille s'établit à Vienne. Franz a pour professeurs Antonio Salieri et Carl Czerny, l'élève de Ludwig van Beethoven. Liszt a douze ans lorsque Czerny réalise qu'il n'a plus rien à lui apprendre. Liszt aura l'occasion de se produire devant L. van Beethoven qui lui fera jouer plusieurs morceaux dont le *Clavier bien tempéré* de Johann Sebastian Bach. En 1824, il fait une tournée en Angleterre. L'un des plus grands pianistes, Ignaz Moscheles, convient que "*par sa puissance et sa faculté à vaincre les difficultés, il surpasse tout ce que l'on n'a jamais entendu*".

Quoiqu'il s'agisse là d'une part assez méconnue de son œuvre, Liszt a composé un nombre assez considérable de chants et lieder pour voix et piano : quatre-vingt-deux. Au sein de cet ensemble règne une totale diversité linguistique : aux 57 lieder allemands s'ajoutent 15 mélodies françaises, 5 italiennes, 3 hongroises et 1 russe.

Im Rhein, im schönen Strome

Da spiegelt sich in den Well'n
Mit seinem großen Dome
Das große, heil'ge Köln.

Im Dom da steht ein Bildnis,
Auf goldnem Leder gemalt;
In meines Lebens Wildnis
Hat's freundlich hineingestrahlt.

Es schweben Blumen und Eng'lein
Um unsre liebe Frau ;
Die Augen, die Lippen, die
Wänglein,
Die gleichen der Liebsten genau

Le Rhin, ce divin fleuve

Reflète dans ses eaux
Parée de sa grande cathédrale
La grande, la Sainte Colonne.

Dans la cathédrale est une icône
Peinte sur du cuir doré.
C'est le désert de ma vie
Qu'elle a illuminé.

Les fleurs et les angelots
Couronnent Notre-Dame
Ses yeux, ses lèvres, ses joues
Sont celles de mon adorée.

Freudvoll und leidvoll

Le poème est tiré de la première partie du Faust de Goethe. Schubert en a suivi le texte ligne à ligne : Marguerite a été séduite par Faust mais celui-ci la délaisse, elle est seule, elle file la laine, aspire à son retour et ses baisers lui manquent. Ach, sein Kuss (littéralement « Ah! son baiser »). Par sa musique, Schubert ajoute une dimension de douceur meurtrie au poème de Goethe, désormais tout est dit : le passé innocent de Marguerite, son exaltation présente, son avenir désespéré

Freudvoll
Und leidvoll,
Gedankenvoll sein ;
Langen Und bängen
In schwebender Pein ;
Himmelhoch jauchzend
Zum Tode betrübt ;
Glücklich allein
Ist die Seele, die liebt.

Pleine de joie
Et de souffrance,
Être pleine de pensées ;
Languir
Et s'inquiéter
Dans la peine qui plane ;
Lançant au ciel un cri de joie,
Être triste à en mourir ;
La seule à être heureuse Est l'âme qui aime.

Henri (né Eugène) **Duparc** est né à Paris le 21 janvier 1848. Il apprend le piano avec César Franck, qui lui reconnaît une vocation de compositeur mais pas de pianiste. En parallèle de ses études de droit, Duparc se met donc à la composition. Il fréquente Vincent d'Indy, a peut-être séjourné chez Liszt et rencontre Richard Wagner dont il apprécie les opéras au point de voyager plusieurs fois en Allemagne pour les écouter. Après la guerre franco-prussienne, il fait partie des premiers membres de la Société nationale de musique. Mais sa santé s'altère : une maladie nerveuse s'est abattue sur lui et entrave sa force créatrice. Au prix d'un effort surhumain, il parvient en 1884 à terminer la quinzaine de mélodies qui constituent l'essentiel de son œuvre.

Il a 38 ans quand sa maladie l'empêche définitivement de travailler. Il meurt le 12 février 1933 à Mont-de-Marsan, où il s'était retiré. Bien qu'il ait détruit un grand nombre de ses compositions, ses seules mélodies, sensibles et expressives, suffisent à faire de lui un compositeur majeur de la fin du XIXe siècle.

Claude Debussy est né à Saint-Germain-en-Laye le 22 août 1862 et mort à Paris le 25 mars 1918. Il étudiera la musique (et notamment le piano) au Conservatoire de Paris et se montre doué quoi que peu discipliné. En 1884, il décroche le Prix de Rome qui lui permet de rester trois ans en Italie (il n'y

restera que deux) et de rencontrer notamment Giuseppe Verdi et Franz Liszt. Ernest Chausson lui assura un soutien financier jusqu'à 1894. Debussy est considéré comme le père de l'impressionisme musical français. Parmi ses œuvres marquantes, on trouve le Prélude à l'après-midi d'un Faune, La Mer, ou encore son Quatuor à cordes.

Né à Paris le 7 janvier 1899 dans une famille d'industriels aisés, **Francis Poulenc** suit très tôt des cours de piano avec le virtuose Ricardo Vinès. À sept ans, il commence à composer de petites pièces. Sa mère, elle aussi musicienne, encourage fortement ses dons.

Malgré quelques cours d'écriture avec Charles Koechlin, Poulenc est plutôt considéré comme un compositeur autodidacte. À 18 ans, il connaît une première réussite avec une Rapsodie nègre. Avec la guerre de 1914, sa production n'est pas importante. Il écrit cependant Le Bestiaire, un cycle de mélodies. Ricardo Vinès lui fait rencontrer Isaac Albeniz, Claude Debussy, Maurice Ravel, etc.

En 1936, Poulenc passe un tournant de sa carrière avec sa première pièce religieuse : Litanies à la Vierge noire. Le critique Claude Rostand dira de lui qu'il est "moine ou voyou", pour opposer sa sorte de libertinage à ce qu'il professe. Le compositeur écrira ensuite son fameux Dialogue des Carmélites (1957).

Né à Honfleur le 17 mai 1866, **Erik** (né **Éric**) **Satie** meurt à Paris le premier juillet 1925. Esprit indépendant et rebelle, il n'obtiendra aucun diplôme au conservatoire. Vivotant d'expédients, il s'éteindra dans une misère totale (qu'il dissimulera toujours à ses amis).

« Je ne me reconnais pas le droit d'abuser des instants de mes contemporains. » Cette réflexion malicieuse traduit bien sa modestie mêlée d'ironie. Il crée quantité de pièces brèves aux titres incongrus (Gymnopédies, Gnossiennes, Morceaux en forme de poire, etc.), mais aussi quelques chefs d'œuvres de plus grande ambition comme Socrate, récit dépouillé qu'il qualifie de « drame symphonique » et Parade, ballet « cubiste » conçu en collaboration avec Cocteau et Picasso.

Béatrice FONTAINE, soprano. Titulaire d'un prix de piano, instrument étudié avec Serge HEINTZ, elle détient également une Licence de Musicologie de la Sorbonne. Professeur de chant à l'Ecole municipale de musique et de danse de Louvres dans le Val d'Oise depuis 2002, elle dirige aussi le chœur d'enfants qu'elle a créé en 2009 ; elle y a également des activités de pianiste accompagnatrice. Elle organise des master-class et assure la direction artistique d'opéras pour enfants tels que Martin Squelette d'Isabelle ABOULKER en 2010, et Brundibar de Hans KRASA en 2012 dans une mise en scène de Violaine BREBION. C'est Le Petit Ramoneur de Benjamin BRITTEN en 2015, dans lequel elle tient le rôle de Miss Baggott. Son chœur d'enfants a participé dernièrement à une production de Carmen mis en scène par Bernard Jourdain. Elle fait parfois travailler en remplacement des pupitres de chœurs, en direction ou en technique vocale, comme au sein du chœur CHORIM d'Issy-les-Moulineaux, la chorale Cantabile de St Cloud, le chœur de Ville d'Avray, ceux de Roissy/Louvres et de la Cathédrale de Soissons, ainsi que l'ensemble vocal d'Orgeval. Elle est professeur de chant et de chorale d'enfants au Conservatoire de Bougival.

Françoise PERINI, piano. Françoise Perini a suivi l'enseignement Lucienne Marino, auprès de qui elle assimile les éléments de la technique pianistique et d'interprétation de son maître Arturo Benedetti Michelangeli. Diplômée de l'Ecole Normale de Musique de Paris, dans la classe de Germaine Mounier, elle trouve rapidement sa prédilection dans l'accompagnement de chanteurs. Titulaire du Diplôme d'Etat, elle est actuellement professeur de piano aux conservatoires de Bougival et de Poissy où elle se passionne pour faire partager son amour de la musique. Elle est aussi Maître de chant de l'ensemble vocal "Ars Gallia" de Feucherolles. Elle se produit en soliste dans des pièces comme la Chaconne de Bach-Brahms et dans des récitals en Duo ou trio. On a pu l'apprécier également dans le 5ème concerto Brandebourgeois de Bach, concertos de Mozart, Fantaisie pour solistes chœurs et orchestre de Beethoven.... avec les chœurs et orchestre de Poissy.

Prochains rendez-vous du Conservatoire :

- 9 juin, 19h00, 9e Concert du Jeudi, salle rameau du Conservatoire
- Gala de fin d'année, au Théâtre, en 5 Séquences :
 - vendredi 24 juin, 20h30
 - samedi 25 juin, 14h30, 16h30, 18h30, 20h30



Pour vous inscrire sur notre liste de diffusion, laissez votre adresse à : conservatoiredebougival@gmail.com